

## Laurence Rebout

### Comment être lié sans être aliéné \*

« Les mots sont des chiens d'aveugle <sup>1</sup> » écrivait Serge Wellens, et je vais tenter d'en articuler quelques-uns pour vous dire les petites lumières trouvées à travers la psychanalyse.

En préambule, je rappelle l'origine du mot « divan » : c'est un terme persan qui désigne la réunion du conseil du sultan, dans une salle garnie de coussins. Le divan est aussi un recueil de textes fondamentaux ou une collection de poésies orientales. Il s'agit donc à la fois de paroles essentielles et de leur lieu d'émergence. Lieu privé, privé du bruit du monde, afin de mieux l'entendre.

L'analyse et la passe constituent, chacune à leur manière, un recueil de texte. Celui du sujet analysant qui recueille petit à petit le sien, émaillé des incisives de l'analyste. La passe permet d'assembler ce texte reconstitué des paroles inscrites de l'analyse.

C'est une invention de Lacan, la passe, une création analytique, qui consiste à parler de son analyse et de ses effets. Il s'agit de repérer les changements qu'elle a produits sur la vie, comme on dit, sur les embarras, la jouissance des symptômes et du rapport aux autres et de dire à des personnes nommées passeurs ce qui a été traversé. Lacan, dans sa « Proposition de 67 <sup>2</sup> », en parle comme d'une fin de partie, passage du psychanalysant au psychanalyste, de laquelle se dégage un désir nouveau, le désir de l'analyste.

La passe s'inscrit dans le cadre d'une école de psychanalyse, lacanienne donc, école qui se prononcera sur ce passage par un cartel qui écoute les passeurs. Quiconque a fait un trajet dans l'analyse peut la demander et, si cette demande est acceptée, il devient le passant, qui ne l'est pas-sans les passeurs, lesquels sont tirés au sort.

J'ai donc été passante il y a plus d'un an et savais à la fin que j'en dirai quelque chose un jour pour en transmettre un petit bout. Je parlerai aussi de ce qui m'est apparu, à un moment, d'un paradoxe à solliciter l'Autre

de l'École et être pourtant allégée du poids transférentiel, paradoxe soulevé par beaucoup de passants. D'où mon titre « Comment être lié sans être aliéné », substance même de l'analyse, question toujours en tension et en mouvement au-delà de la cure et de l'analyste qui l'avait soulignée.

« Toute écriture est un lent travail de détours, une marche sinueuse, pliements et dépliements, affût sur la trace des mots et guet constant de leurs échos et répons<sup>3</sup>. » Cette citation, qui m'évoque l'analyse, est extraite de l'ouvrage *Le Monde sans vous* de Sylvie Germain, lu dans cet entre-deux de deux ans de la fin d'analyse à la fin de la passe. Ouvrage où elle parle d'un passage : de la présence de sa mère au monde à l'absence de celle-ci. Dans cette rencontre d'écriture, je trouvais écho à l'arrêt de l'analyse, à cette nouvelle manière de vivre sans, au chemin qui se poursuit jusqu'à demander à l'École la passe et à l'au-delà de celle-ci.

« L'on est toujours intelligent après coup », me souriait l'un des passeurs. Et il n'y a, en effet, que dans l'après-coup que je peux tenter de l'être et de répondre à cette question posée, d'abord, par la personne qui effectue le tirage au sort des passeurs et, ensuite, par les passeurs eux-mêmes : pourquoi la passe ?

Le motif manifeste était la curiosité, l'envie d'aller fouiner dans les malles du grenier pour voir quelles vieilles nippes j'y avais rangées. J'expliquai que je cherchais à dire mon étonnement à vivre sans les rendez-vous réguliers, à faire une sorte de rétrospective sur ces vingt années d'analyse, à en soupeser les effets. Et, en filigrane, à vérifier qu'elle était « bien finie », comme l'on peut dire aussi d'un beau vêtement, et vous entendrez plus tard l'allusion. La passe comme un épilogue donc.

Elle m'a intéressée dès l'écart des Forums vis-à-vis de l'École de la Cause freudienne en 1998, puisque je participais aux activités rennaises de celle-ci et que je savais que « mon » analyste était dans l'écart. Je travaillais aussi dans une institution où des collègues étaient concernés par cette scission dont l'enjeu était, entre autres, la passe. Je ne mesure que maintenant combien ma demande se réfère à cette histoire de flux et de reflux dans les écoles de psychanalyse dont l'écho résonne dans le transfert.

Comme pour l'analyse, la passe est une question mais elle est transformée : que s'est-il passé pour que je supporte mon impuissance à vivre, pour que je ne m'en remette plus à l'Autre qui saurait à ma place, me saturant et me rassurant tout à la fois ?

Étant du style « organisée pour parer à la déroute », j'avais choisi là de ne rien préparer, quoique au travers de lectures j'avais repéré quelques axes qui me semblaient importants. Et, bien sûr, la rencontre réelle décalant

toujours ce que l'on a imaginé, j'ai été portée par le fil d'une pensée un peu flottante, rebroussant les chemins parcourus d'un pas beaucoup plus léger. Un état d'éveil sans réticence aucune était à l'œuvre, tant pour moi que pour les passeurs, que je voyais très attentifs et précis dans leurs questions. Un accueil de leur part, aussi précieux que celui de l'analyste.

Cette pensée-parole que je dis flottante est différente de celle des associations dites libres parce qu'elle se trouvait être plus libre justement qu'au cours de l'analyse. Délestée du poids du transfert, qui fut prégnant, mot que j'ai écrit longtemps sans accent sur le « e » et qui signifie enceinte en anglais, délestée, disais-je, de cette gestation, de l'épuisante tentative de trouver l'objet, le bon mot pour l'objet, la cause de l'objet, la parole se faisait légère sans être futile et se révélait finalement assez précise. Je trouvais des métaphores qui tombaient juste, au sens où elles faisaient image et articulation signifiante de mon histoire. Un nouage s'effectuait par cet usage métaphorique. Ce terme d'articulation me paraît fondamental car il dit ce qui permet aux membres du corps d'être rassemblés et, pourtant, de pouvoir se délier et agir séparément. Donc liés et séparés. Quelque chose s'articulait là avec les passeurs. J'avais fait le chemin inverse dans l'analyse : délier, dénouer, démêler, détricoter (autant de signifiants qui l'ont jalonné) ce qui était mal cousu.

Et la métaphore qui est venue est celle de la « couture ». Elle s'est profilée au cours du premier temps de passe et a suturé le second. Heureuse rencontre donc lorsque le passeur et le passant attrapent un fil pour assembler quelques morceaux. « Couture », profession de mes deux branches familiales, l'une par ma mère, l'autre par ma grand-mère paternelle, qui s'est révélé être un signifiant nouant, proche de celui d'articulation, nouant donc des vieux bouts et « rebout » (mon nom de famille) bouts de ficelle dont je faisais un patchwork coloré. C'est l'image d'un dessus-de-lit en patchwork offert par ma mère pour mes 14 ans qui est venue figurer ce que je faisais dans la passe.

La différence avec l'analyse est qu'il n'y a nul déchiffrement, nulle interprétation. Plutôt, assemblage d'éléments apparemment disparates. Comme les patrons de la couturière dont on ne voit pas de prime abord qu'ils peuvent former un habit habitable et personnel. Après l'analyse, le prêt-à-porter, les formes et formules toutes faites ne conviennent plus aux nouvelles mesures trouvées. L'on s'est fabriqué un habit fait sur mesure, à sa propre mesure, où l'Autre est habitable. J'ai eu la joie de lire dans le *Mensuel* un article de Sol Aparicio qui évoque une métaphore de Lacan : « L'interprétation demande à

l'analyste un travail que l'on pourrait comparer (je crois que Lacan l'a fait) à celui du tailleur, celui qui fait du sur-mesure<sup>4</sup>. » Ça taille une coupe !

Les passeurs, non, ils sont passeurs de fil dans le chas d'une aiguille tenue par le passant qui coud l'ensemble des peaux déjà tannées. Avec le premier, je contais l'histoire et donnais forme à une légende intime. Avec le second passeur, s'est effectué un franchissement, un passage. Mais un passage de quoi et vers quoi ?

Assurément ouverture sur une perspective, au sens pictural, un relief à mes années d'analyse qui furent laborieusement décisives : apaisement du re-bout qui cogite, prépare, tente, ne s'y retrouve pas, se ramasse dans sa coquille pour retenter plus tard, peut-être, on verra... Il aura fallu vingt ans pour arrêter les ratiocinations-hésitations-temps de réflexion et enfin pousser à l'acte d'un franchissement de limites qui ne sont que peurs imaginaires et fantasmes pris dans la structure pulsionnelle. Car c'est un mouvement d'ouverture et de fermeture qui s'est révélé, donnant à mon nom de famille un aspect jusque-là inaperçu, d'à-coups et de dérobadés, concernant mes analyses, mes professions, mes études, mes amours, mes procréations, mes installations en libéral, mes écoles de psychanalyse... J'en oublie sans doute.

Concernant les amours, la métaphore de la Belle au Bois dormant y suffit pour dire que j'ai dormi longtemps, malgré l'agitation apparente pour dénicher le Prince... du moins, un autre que mon analyste... dormi longtemps donc avant d'être prête à supporter l'éveil à cet impossible du rapport sexuel, de l'union des âmes et des corps et d'une vérité pleine. Mais il y eut enfin un arrêt aux affres de l'attente que le transfert entretenait... La jouissance du syndrome du Prince fait long feu et sustente, justifie les manques, les plaintes et les *ouin-ouin-ouin-ouin*. L'analyste a été longtemps le seul partenaire supportable et tout à fait insatisfaisant ! Jusqu'à ce que l'insatisfaisant me soit supportable, le prêt-à-porter et le tout-en-un n'existant pas. Je précise qu'un second analyste fut nécessaire pour couper le fil transférentiel et entériner l'inexistence du Prince.

Concernant mes travaux psychanalytiques, qui incluent ma profession et mon inscription dans les Forums, effectuée après les deux temps d'analyse, une résolution au sens de détermination ainsi qu'au sens de dénouement, comme le dénouement d'une intrigue, ayant des effets bien vivants, presque de corps ai-je envie de dire, a été trouvée. Plus déterminée dans ma voix-voie, je peux m'engager plutôt que de rester sur le seuil, comme savent le faire les hystériques. Un désir entraîne un autre... ou pas. Mais quelque chose s'est défini, délimité, précisé. Un « dont acte » à l'œuvre,

malgré les embûches de l'existence et de ma structure. Une trame nouvelle s'est tissée, plus serrée, sur laquelle j'engage maintenant les fils offerts.

Alors « comment être lié sans être aliéné ». C'est la question qui nous structure et l'analyse ne la dissout pas. Pulsation constante entre aliénation et séparation, comme le dit Lacan dans *Le Séminaire, livre XI* <sup>5</sup>. Le travail à l'œuvre s'inscrit dans ce mouvement qui lie et qui délie la signification et les signifiants. Si l'analyse ne dissout pas cette pulsation, elle réduit considérablement l'aliénation à la jouissance du fantasme.

L'enjeu du lien, de ce qui relie et sépare les êtres, de la perte perpétuelle de l'objet imaginaire d'amour et de jouissance est le palimpseste de toute analyse. Elle s'inaugure de cette impossible retrouvaille, sans cesse raturée, et l'entérine finalement. Pas de rebou-chage possible ! Et à la fin de l'analyse, il n'y a nulle perte. Uniquement du profit, au profit du désir.

Le désir : un manque qui ne demande pas <sup>6</sup>, écrit Colette Soler dans *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?* Je dirais pour le définir à ma manière que c'est une vacance, au sens non pas de vide, mais de quelque chose qui ne se referme pas, qui ouvre ses ouïes et tisse quelques phrases avec quelques mots, formant une toile que n'assouvira aucune bouche.

Réduit à rien, l'analyste n'est pas perdu : il n'est plus... Il n'est plus en tant qu'appel à l'amour et au savoir. De ce point de vue, la fin d'analyse n'est pas un deuil comme intrusion du réel de la mort, comme surprise de la disparition d'un être. Le deuil, évoqué souvent dans les écrits analytiques, se construit au long cours avec la chute des idéaux, des identifications, des attentes d'amour et de sens qui nous aliènent à la réponse de l'Autre. La course à la vérité et à l'élucubration de savoir, construisant le fantasme, bute sur le sens, qui peut être infini. Le tarissement de la jouissance à dire et à « fictionner » est la cause du deuil de ce mirage. Une fois les yeux ouverts, l'analyste n'a plus lieu d'être.

L'Alien est tué. Celui des traumas, cauchemars et fantasmes qui réduit l'être à l'objet dévoré, à la proie offerte à la jouissance, au rebut auquel je m'identifiais, retirant ainsi le *o* de mon nom. Pour autant, l'aliénation fondamentale au langage et à la structure ne se modifie pas. Elle s'effectue en connaissance de *cause*, dirais-je, nous *causant* ainsi, dans tous les sens du terme.

Je garde jusqu'à ce jour l'empreinte d'une phrase, dont je n'ai pas retrouvé la référence, lorsque j'ai commencé mes études de psychologie : « Le fantasme fait bouchon au manque. » C'était le mot « bouchon » qui captait « le petit bouchon à la dérive sur une mer déchaînée » auquel je

m'identifiais à l'époque. Lacan m'interprétait ! Et cela a d'emblée ouvert le travail de l'analyse.

Les bouchons sautent, font champagne et larmes, et l'analyse sustente jusqu'à l'arrêt des bulles et des larmes lorsque la jouissance du fantasme a perdu son attrait... L'on se retrouve dépouillé *du* sens de la vie. L'analyse épuise les questions et laisse une vie nue, à vivre... Certaines lectures tombant fort à propos, j'ai croisé le séminaire d'Albert Nguyên sur les effets d'affects où il évoque « la vie » : « C'est compliqué, puisqu'on ne sait rien de la vie. La seule chose possible, c'est de vivre <sup>7</sup>. » C'est simple comme « bonjour ». Pourtant un bonjour est loin d'être simple si on y réfléchit. Dans le bonjour à l'Autre, j'y vois ce « désir sans demande » qu'évoque Colette Soler, qui atteste sa présence sans en vouloir plus.

Un désir sans demande fait solitude, solitude nécessaire à l'analysant que l'analyste laisse en l'état. « Donc c'est le désir de ne pas avoir le désir de guérir, dit Albert Nguyên. C'est aussi le désir de supporter cette douleur mélancolique et avoir la disponibilité à entendre ses horreurs qui portent sur l'inconsistance de l'être <sup>8</sup>. »

En écho au « comment être lié sans être aliéné », j'évoquais au début le paradoxe de faire appel à l'Autre, que peut représenter l'École, pour aller parler de sa perte de consistance, à l'Autre. Pourquoi donc aller le titiller encore en faisant la passe ? Surtout que l'École va répondre. Elle ne fait pas le mort. Le cartel de la passe donne réponse au passant sur le passage au désir de l'analyste. Il attend donc quelque chose du trajet analytique qui soit transmissible dans l'École pour y être nommé. Nomination afin de « témoigner des problèmes cruciaux au point vif où ils en sont pour l'analyse <sup>9</sup> », institue Lacan dans la « Proposition ». Ce qui était passé au cours des rencontres avec les passeurs m'a fait penser que j'y étais et que je pouvais être nommée. Je ne l'ai pas été.

Désappointée par la réponse du cartel que je trouvais lapidaire, à savoir qu'il reconnaissait, je cite, « l'importance de la psychanalyse pour la passante. Toutefois, le passage à l'analyste n'a pu être repéré », j'ai demandé un éclairage à un membre du cartel. Entretemps, je supposais quelques raisons qui se sont avérées exactes : j'avais fait de la couture au lieu d'indiquer avec quels « patrons » j'étais fabriquée. Au cours de la passe, j'avais aussi repéré que beaucoup de choses étaient passées à la trappe. En soulignant l'aspect caricatural, cette personne du cartel m'a dit qu'il ne s'était pas dégagé un souvenir-écran, un fantasme fondamental, une interprétation basculante... « Vous voulez vraiment être nommée ? » a-t-il ajouté. Ce à

quoi j'ai répondu non. L'analyse apparaissait finie, à moi de juger du reste, et « continuer à travailler ».

Alors je continue, tendue entre deux fils, comme Philippe Petit qui tendait le sien pour passer d'un sommet à l'autre des deux tours du World Trade Center en 1974. Une corde tendue sur laquelle l'être fait son chemin autour du vide des mots qu'il croit plein et arrive à l'autre bout, sachant qu'à l'autre bout, on est toujours au bord... Le désir est en acte, ne s'explique pas et ne se démontre pas.

Je parlais de place vacante dans ma tentative de définition de ce désir particulier pour éviter le terme de vide, trop imprégné de ma subjectivité, mais l'on tourne autour des mêmes choses avec les mots. Et Vicky Estevez d'écrire dans le *Mensuel* : « Le désir d'un sujet n'y étant plus, il n'en reste que la place. C'est de cette place vide que le désir de l'analyste va être en fonction de cause. Le réel du silence de l'analyste n'est pas qu'il reste muet, c'est que là où se soutient son acte, lui en tant que sujet n'y est pas. Comme son nom l'indique, le désir de l'analyste est un désir sans sujet <sup>10</sup>. » Lacan a tourné autour de la particularité de ce désir pour tenter de cerner ce qui s'effectue comme fin d'analyse : traversée du fantasme, désêtre, destitution subjective, identification au symptôme, repérage du réel de *lalangue*, trou où se résout le transfert...


Dans l'après-coup de la passe, le paradoxe épinglé n'a plus lieu d'être car l'École de psychanalyse ne constitue pas pour moi l'Autre qui garantirait ma place dans la psychanalyse. L'analyse et la passe permettent au sujet de miser sur sa propre élaboration de savoir, pas sans les autres, et de trouver à celle-ci des lieux de transmission. Transfert de travail plutôt que travail de transfert. J'avais fait la passe parce que je me passais du second, mais pas sans la psychanalyse ! Lyophilisation fulgurante, elle réduit une analyse de vingt ans à trente minutes de témoignage des passeurs. C'est du César appliqué à la psychanalyse ! Et finalement, cette compression laisse de la place à autre chose.












Vous dire mon passage, c'est à la fois clore et ouvrir, toujours sur le fil d'une parole possible.

« Et pas de dernier mot, juste des mots nomades, infusés du silence même qui irradie des disparus, du grand silence qui flue de l'extrême lointain vers lequel ils s'en vont inexorablement. Juste des mots légers comme des caresses, des signes de salutation, des sourires encore pâles, souvent brouillés de larmes, mais non dépourvus de clarté. Des mots, de simples mots sans prétention, moins pour chercher à bâtir de superbes tombeaux que pour tenter d'ouvrir en grand les tombeaux vides, et de les maintenir tels <sup>11</sup>. »

*Mots-clés : passante, passeurs, couture, écriture.*

---

\* Intervention lors d'une après-midi de travail au CMPP de Brest en 2012 sur le thème « Les fins de la cure ».

1.  S. Germain, *Le Monde sans vous*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 9.
2.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
3.  S. Germain, *Le Monde sans vous*, *op. cit.*, p. 87.
4.  S. Aparicio, « Rareté de l'interprétation », *Mensuel*, n° 72, Paris, EPFCL, octobre 2012, p. 41.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.
6.  C. Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, Paris, Éd. Champ lacanien, 2008, p. 104.
7.  A. Nguyên, *Les Effets d'affects*, Séminaire 2008-2009, p. 59.
8.  *Ibid.*, p. 114.
9.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *op. cit.*, p. 244.
10.  V. Estevez, « L'analyste, cause réelle de l'analyse », *Mensuel*, n° 72, octobre 2012, p. 49.
11.  S. Germain, *Le Monde sans vous*, *op. cit.*, p. 129.